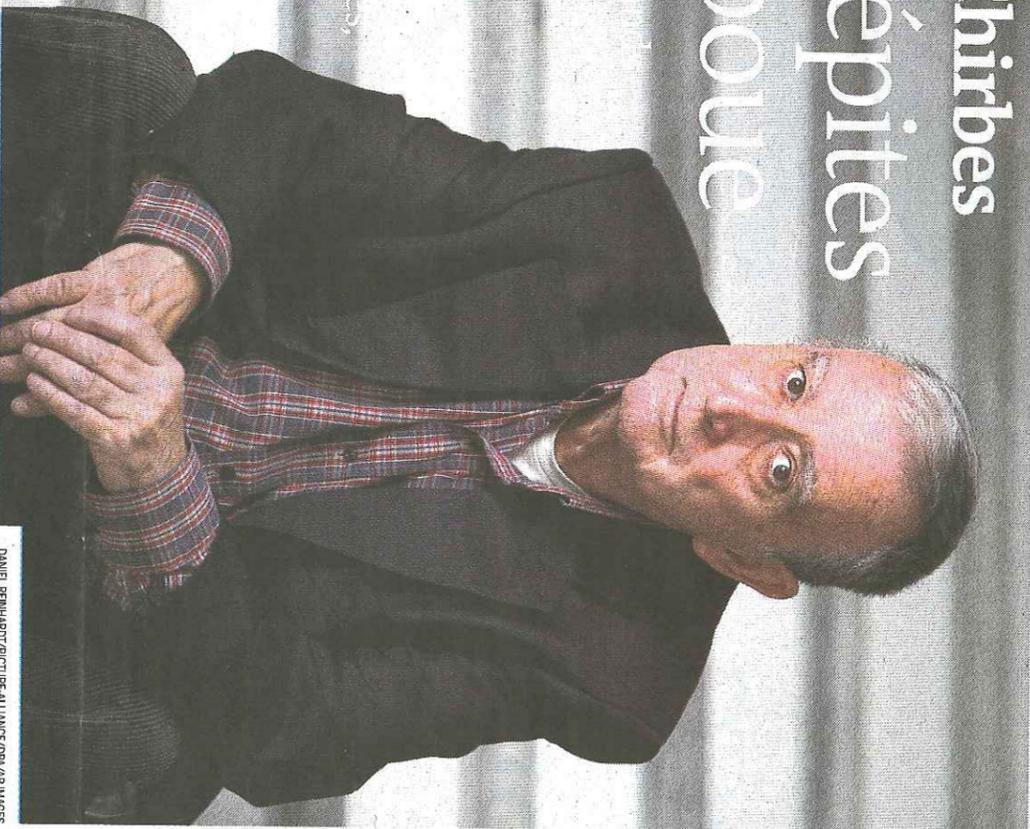


Le Monde DES LIVRES

Rafael Chirbes Les pépites et la boue

Il est l'un des grands écrivains de notre époque.
d'aujourd'hui.
« Sur le rivage »,
que ce roman a obtenu
de la rentrée littéraire.
ses conséquences,
entémoigne



DANIEL REINHARDT/PICTURE-ALLIANCE/DR/MAP IMAGES

Avila dans un établissement pour « orphelins du chemin de fer », puis à Leon et à Salamancque. Il décrit des pensionnaires froids dans des paysages granitiques enneigés où l'écriture, déjà, est son refuge.

Tous ses romans sont ceux d'une génération. Celle qui a grandi sous Franco et que le Paris des intellectuels a fait rêver. Celle qui est tombée de haut avec la transition démocratique et la financiarisation des années 1980. « *La gauche espagnole est faible et opportuniste*, dit-il. *J'entends encore Carlos Solchaga, ministre socialiste de l'économie, proclamer : "L'Espagne est le pays d'Europe où l'on peut gagner le plus d'argent en un temps record"*. » Lui, Chirbes, ne s'est jamais senti à l'aise dans le monde qui a remplacé celui de Franco. Après des études d'histoire, il a voyagé, en France, au Maroc, est devenu libraire, professeur, secrétaire de rédaction dans la presse du cœur et même critique gastronomique. Et n'a jamais cessé d'écrire.

D'une certaine façon, ses romans s'emboîtent. Dans *Traheau de chasse* (1998), il campe un père franquiste essayant le dédain de son fils pour

bois qui suit la fête de l'argent facile. Chirbes y montre comment « *la grande illusion démocratique* » s'est effacée devant « *la grande occasion mercantile* » qui a elle-même cédé le pas à la grande épidémie de paupérisation. Le point de départ est simple. La menuiserie d'Olba a fermé, ruinée par la cupidité d'Isteban, le patron, qui a mis ses ouvriers à la rue. Retrouver du travail ? « *A part croquer-mort pour suicidés, le travail, wahlou* ». A Olba, des placards dissuasifs pendent aux balcons. « *Equipe au complet. Ne pas se présenter.* » Les maisons sont à vendre. Et sur la plage, même les chiens se battent pour un bout de viande. De viande ? Non, c'est une main humaine. Et même bientôt un corps qui sera découvert. Un épisode qui agrira sur Olba comme un détonateur...

La main nécrosée, la charogne, les déchets, les sacs-poubelles éventrés sont partout chez Chirbes. Ils répandent leur odeur « *funèbre et uniforme* ». L'odeur de « *tout ce qui puie, de tout ce qui est mutilé et pourri* » et qui se mêle au parfum des lauriers roses dans les villas voisines. « *C'est l'odeur du XX^e siècle commençant* », fait dire Chirbes à l'un de ses personnages. Le XX^e et les autres avaient leur. Différente, pas meilleure. Il ne fait pas la leçon. Il écrit, parce qu'il ne peut pas s'en empêcher – « *Après tout, le médecin continue bien à soigner malgré la mort...* » Il écrit pour donner à voir et à sentir. Et surtout, il a l'effrayant courage de dire. De dire jusqu'au bout. En exigeant à *Sur le rivage*, il a d'ailleurs placé cette phrase de Diderot dans *Jaques le fataliste* : « *F...tez comme des ânes débaîtes ; mais permettez-moi que je dise le mot f...tre ; je vous passe l'action, passez-moi le mot.* » ■

4 ► **Littérature française**
Fanny Chirabello, Jean Rohin

5 ► **Littérature étrangère**
Andri Snaer Magnason, Matthias Zschokke

6 ► **Histoire d'un livre**
Prends garde, de Milena Agus et Luciana Castellina



7 ► **Essais**
Les nourritures terrestres de Corine Pelluchon

8 ► **Le feuilleton**
Eric Chevillard partage les incertitudes d'Olivier Cadot



9 ► **Thriller**
L'impitoyable Bery de Thomàs Bronnec

10 ► **Rencontre**
Le feu intérieur de Rachel Kishner



PRIÈRE D'INSÉRER
JEAN BIRNBAUM

Houellebecq et le spectre du califat

S artre raillait les critiques littéraires qui s'acharnent à ne pas entendre ce que les écrivains disent dans leurs livres, et qui font comme si chaque auteur inventait seulement « une nouvelle manière de parler pour ne rien dire ». La réception du nouveau roman de Michel Houellebecq (*lire la critique parue dans Le Monde du 8 janvier*) prouve que cette cécité volontaire demeure vivace. Les subtils docteurs en houellebecquisme s'employant à démontrer que leur idole écrit pour ne rien dire.

Or Houellebecq dit quelque chose. Il a choisi de parler de l'islam. De décrire la France comme un pays voué à passer sous l'emprise musulmane. Dire cela, ce n'est pas rien. Et contrairement à ce qu'on voudrait bien croire, son discours n'a guère à voir avec un éloge de cette religion. Il ne s'inscrit pas dans la vieille tradition qui voit dans cette foi l'unique salut d'un Occident rongé par l'individualisme, privé de toute espérance. La preuve, dans le roman, quand les personnages se convertissent à l'islam, c'est toujours nus par l'appât du sexe et du gain : une situation, de l'argent, un bel appartement, trois ou quatre femmes dévouées corps et âme... voilà les rétributions « spirituelles » promises par *Soumission* à qui se soumet.

A l'opposé de l'ancienne lignée islamophile, donc, Houellebecq reprend à son compte une vision hostile et beaucoup plus récente. Quoiconque en est familier reconnaîtra ici les mots-clés et les arguments d'une littérature politique désormais très répandue, et dont la figure phare est explicitement citée par l'écrivain. « *Dans un sens, la vieille Bat Ye'or n'a pas tort* », lit-on à la page 158. Née au Caire, auteure d'ouvrages sur les minorités religieuses (*dhimmis*) dans l'islam médiéval, la Britannique Bat Ye'or a vu ses textes célébrés en Occident, notamment par certains cercles néoconservateurs, pour avoir décrit les peuples du Vieux Continent comme les nouveaux *dhimmis* d'une Europe contemporaine repapirisée « Eurabia », abdiquant ses racines chrétiennes et livrant ses juifs pour mieux complaire à ses maîtres musulmans.

LIRE LA SUITE PAGES 2-3

2/3

► **Dossier**
Les romanciers Emmanuel Carrère et Marc Weitzmann ont lu *Soumission*, de Michel Houellebecq



PHILIPPE MATSIS/FLAMMARION

On ouvre... et c'est comme une bourrasque qui s'engouffre par la fenêtre. Une prose puissante, odorante, pénétrante.

Une écriture qui vous emporte, cascadé d'idées en image, carresse par ses nuances subtiles, s'aligne puis soudain se cabre, tremble et se fâche, la langue devenant alors crue et toute verte...

C'est ce qui frappe d'abord à la lecture de *Sur le rivage* : la phrase de Rafael Chirbes charrie tout. Les pépites et la boue, la poésie et la politique, la plume et les parfums subtils, l'histoire, la mémoire, l'amitié, l'argent, la vieillesse, les trahisons. Et, toujours, l'humour et l'amour de la vie. Chez Chirbes, les pages rient d'un oeil et pleurent de l'autre. On applaudit (l'écrivain, mais aussi sa traductrice, Denise Laroutis). On savoure. On s'étourdit. Comment se fait-il que l'imense talent de cet Espagnol – qui depuis 1998 a publié sept romans chez Rivages – ne soit pas mieux (re)connu en France ? Vu de Madrid, c'est une évidence : Rafael Chirbes est l'un des meilleurs écrivains espagnols, l'un des grands auteurs européens de notre époque.

Près de Notre-Dame, à Paris, où nous le rencontrons, ses souvenirs remontent. « *J'ai vécu ici en 1969, raconte-t-il dans un français plein de savoir. Je voulais respirer. lire Marx, Lénine, Sartre... Je voulais aller au cinéma voir Le Cuirassé Potemkine et La Bataille d'Alger. Savez-vous que ce film est longtemps resté censuré en France ?* » En 1969, Chirbes avait quoi ? 20 ans ? « *Je suis né en 1949, près de Valence. Ma mère était garde-barrière et mon père cheminot. Il est mort quand j'avais 4 ans.* » Enfant précoce, le jeune Rafael est envoyé à

Le romancier écrit pour donner à voir et à sentir. Et surtout, il a l'effrayant courage de dire. De dire jusqu'au bout

s'être enrichi sous la guerre civile – « *Ce garçon le méprisait mais accepte son argent* », fait remarquer un personnage. Dans *Les Vieux Amis* (2006), il raconte le désenchantement des communistes, désormais confits dans la richesse, aigris et tristement contents deux. En 2007, il triomphe avec *Génération*, une décapante série de monologues sur la spéculation à tout-va et la bulle immobilière.

Sur le rivage est le prolongement logique de *Génération* : la guente de